

sur l'Oder le temps d'arriver sur le Niémen; enfin de ne pas négliger les dernières espérances de conciliation. Pendant qu'on différait de répondre au prince Kourakin, parce qu'on n'aurait pu le faire qu'en acceptant la guerre, le ministre des relations extérieures traitait directement par écrit avec le comte de Romanzoff. On attendait la réponse de ce ministre, on se flattait qu'il désavouerait les injonctions hostiles de Kourakin.

Quoi qu'il en soit, M. de Ségur se décide à laisser Napoléon sortir de Paris; mais c'est uniquement pour aller chercher une bataille. « Tel fut son espoir..... dit notre historien, » tel était Napoléon. Ces fondateurs d'empires, ajoute-t-il, » ne sont arrêtés ni par la guerre, ni par les tremble- » mens de terre, ni par tous ces fléaux que le ciel permet, » sans daigner en faire comprendre l'utilité à ses victimes. » (Page 98 [73].) A cette réflexion banale, qui a la prétention d'être philosophique, et qui, par sa nature, appartiendrait plutôt à un sermon qu'à un ouvrage d'histoire, nous nous contenterons de répondre que *les fondateurs d'empires, les fléaux et les tremblemens de terre*, dont parle M. le maréchal-des-logis, n'ont été funestes ni à lui ni à sa famille.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE I.

LES départemens de la France que traversa Napoléon, l'enivrèrent de témoignages de confiance et de dévouement; mais *en Allemagne, il trouva moins d'affection*, dit M. de Ségur. (Page 103 [78].) On n'accusera pas cette réflexion de manquer d'innocence. Qu'en dirait-on? La réunion de Dresde, à laquelle un historien, digne de ce nom, aurait dû chercher de hauts et graves motifs, n'en a eu qu'un seul pour Napoléon, suivant le maréchal-des-logis, celui de *montrer son pouvoir et d'en jouir*. (P. 104 [79].) Mais, plus bas (page 110 [83]), il est d'un autre avis, quand il fait dire, par l'empereur, au général Dessolle: *La réunion de Dresde n'ayant pas déterminé Alexandre à la paix, il ne faut plus l'attendre que de la guerre*. De puissantes considérations avaient donc amené cette réunion de Dresde. Un homme aussi bien instruit que M. de Ségur aurait pu nous donner sur cette grande circonstance de la vie de l'empereur quelque chose de moins puéril. Car enfin M. de Ségur est un homme universel; à Paris, il pénètre dans les conseils; il juge les affaires et les hommes; à Dresde, il voit tout; il assiste à la réunion des souverains, à leurs banquets, à leurs

conversations les plus intimes; il pénètre dans les replis de leurs cœurs; il y saisit l'humiliation, le ressentiment et la haine. Il n'est pas jusqu'aux impératrices dont il ne surprenne le secret: l'une est jalouse de la *parure de sa belle-fille*; l'autre *pleure* (page 107 [81]), si Napoléon lui demande de retrancher quelque chose à sa parure, pour ne pas humilier sa belle-mère. Le maréchal-des-logis du palais se place ainsi en tiers entre l'impératrice et son époux.

« Cependant, dès les premiers jours, on s'était étonné de » n'avoir point vu le roi de Prusse grossir la cour impériale; » mais bientôt on apprit qu'elle lui était comme interdite. » Ce prince s'effraya d'autant plus qu'il avait moins de » torts; sa présence devait embarrasser: toutefois, encouragé par Narbonne *, il se décida à venir. On annonce » son arrivée à l'empereur. Celui-ci irrité refuse d'abord de » le recevoir. Que lui veut ce prince? N'était-ce pas assez » de l'importunité de ses lettres et de ses réclamations » continuelles? Pourquoi vient-il encore le persécuter de » sa présence? Qu'avait-il besoin de lui? Mais Duroc insiste; il rappelle le besoin que Napoléon a de la Prusse » contre la Russie, et les portes de l'empereur s'ouvrent » au monarque, etc. » (Page 109 [82].)

L'auteur, suivant son usage, n'oublie rien, cite les propres paroles, nomme les témoins. Ces témoins ne le démentiront pas, puisqu'ils sont morts; mais nous n'avons pas besoin d'eux; les faits suffisent et vont apprendre que dans toutes ces belles pages il ne se trouve pas un mot de vérité.

Napoléon était attendu à Berlin; les palais qu'il devait occuper étaient préparés. Il renonça à ce voyage; mais, dans le désir de plaire au roi de Prusse, il s'empressa de l'informer des motifs qui avaient changé ses projets,

* M. de Narbonne était à cette époque à Wilna.

et de l'inviter à venir se réunir à Dresde, aux illustres hôtes du roi de Saxe. Une personne attachée au ministère des relations extérieures, M. Benoît, fut envoyé à Berlin avec une lettre du duc de Bassano au roi, et des dépêches pour M. de Hardenberg et M. de Saint-Marsan. Ces lettres furent accueillies avec empressement. Le roi se hâta de se rendre à l'invitation qui lui était faite; il partit pour Dresde, et l'accueil qu'il reçut à son arrivée fut tel qu'il devait l'être après de semblables antécédens. Dans l'émotion qu'il en éprouva, il offrit son fils à Napoléon pour l'accompagner comme aide-de-camp, et le présenta aux aides-de-camp de l'empereur, en demandant leur amitié pour cet illustre compagnon d'armes.

Que deviennent cette intervention du comte de Narbonne et cette résistance de *l'empereur irrité*, qui ne veut pas voir le roi de Prusse? Que deviennent cette résistance de Duroc, qui fait la leçon à son maître, et cette charitable insinuation que le roi de Prusse *s'effraya d'autant plus qu'il avait moins de torts*?....

CHAPITRE II.

DANS ce chapitre, M. de Ségur semble avoir pour but de représenter l'armée comme une horde de pillards. Il va jusqu'à dire que « quelques chefs donnèrent l'exemple : » qu'il y eut émulation dans le mal. » (Page 116 [88].) L'auteur nous peint Napoléon toujours menaçant, mais en vain, et ne sachant pas se faire obéir. Il prétend qu'il « peut se » reprocher d'être la cause de ces désordres qui l'irritent. » (Page 115 [86].) Qu'entend par là M. de Ségur? Vent-il insinuer que l'empereur les excite, ou a négligé les moyens de les prévenir? Non, puisqu'il dit que Napoléon *veut l'ordre* (page 116 [88]); qu'il tance vertement un prince étranger, fils de roi, pour les désordres commis par ses troupes; que « des approvisionnements de vivres immenses » comme l'entreprise, étaient rassemblés; qu'aucun détail » n'avait été négligé; que le génie actif et passionné de » Napoléon était alors fixé tout entier sur cette partie im- » portante et la plus difficile de son expédition; qu'il fut » en cela prodigue de recommandations, d'ordres, d'argent » même.... que les jours se passaient à dicter des instructions » sur cet objet; que la nuit, il se relevait pour les répéter » encore, etc. » (Page 120 [91].) Que conclure de pareilles contradictions? Comment Napoléon pourrait-il se faire des reproches, quand l'auteur lui-même le peint comme irréprochable?

Ce n'est pas assez d'avoir représenté l'armée comme dé-

sorganisée avant d'entrer en campagne, il faut qu'il montre les maréchaux divisés entre eux. Il suppose une altercation extrêmement vive entre Davoust et Berthier, dont l'inimitié date, suivant lui, de plusieurs années. « En 1809, » dit-il, Berthier fut son chef pendant quelques jours, et » Davoust gagna une bataille et sauva l'armée en lui désobéissant. De là une haine terrible. » (Page 117 [89].) L'auteur se trompe encore ici grossièrement sur des faits connus de tout le monde. En 1809, l'empereur arriva à l'armée dans la nuit du 16 au 17 avril. Les Autrichiens avaient passé l'Inn, et marchaient sur l'Iser. Il n'y avait pas eu de bataille: seulement quelques escarmouches avaient eu lieu entre les Autrichiens et les troupes bavaroises. Napoléon n'approuva pas les dispositions que Berthier avait faites jusque là, et il se hâta d'envoyer des ordres aux divers corps d'armée. L'exécution de ces ordres amena les combats de Phaffenhoffen et la bataille de Tann le 19, celle d'Abensberg le 20, le combat de Landshut le 21, et la bataille d'Eckmühl le 22. Au dire de Napoléon, la bataille d'Abensberg, la manœuvre de Landshut et la bataille d'Eckmühl sont ses plus hardies, ses plus savantes et ses plus belles manœuvres. Comment donc l'auteur peut-il avancer que *Davoust gagna une bataille, et sauva l'armée en désobéissant à Berthier*, puisque, ainsi que nous venons de le dire, il n'y avait pas eu de bataille avant l'arrivée de l'empereur, et que celles qui eurent lieu ensuite, furent livrées par ses ordres et sous son commandement immédiat? Cependant il fait accuser Berthier de trahison par Davoust pour amener cette incroyable exclamation de Napoléon: « Il m'arrive quelquefois de douter de la fidélité de mes plus anciens compagnons d'armes; mais alors » la tête me tourne de chagrin, et je m'empresse de repousser de si cruels soupçons. » (Page 118 [89].) Il faut avoir une tête organisée comme celle de M. de Ségur, pour

concevoir de pareilles pensées. On voit bien qu'il a écrit son ouvrage depuis 1814.

Voici qui est encore plus fort. L'armée de Davoust est complètement munie de tout. « Il a prévu tous les besoins ; » tous les moyens d'y suppléer sont prêts. » Et l'auteur ajoute : « Tant de soins devaient déplaire ; ils déplurent. » (Page 119 [90].) Comment caractériser une pareille réflexion ? Quoi ! devait-on déplaire à Napoléon en exécutant ses ordres.

« Ce maréchal, disait-on à l'empereur, veut avoir tout » prévu, tout ordonné, tout exécuté. L'empereur n'est-il » donc que le témoin de cette expédition ? La gloire en » doit-elle être à Davoust ? » (Page 119 [90].) Qui ne s'attend à voir Napoléon réprimer celui qui aurait pu tenir de semblables discours ? Il n'en est point ainsi. Le bénin empereur, comme éclairé par un trait de lumière, s'écrie ingénument : « En effet, il semble que ce soit lui qui com- » mande l'armée. » (Page 119 [90].)

Il faut trancher le mot, tous ces commérages sont absurdes. Napoléon savait beaucoup de gré à Davoust de l'habileté avec laquelle il conduisait ses troupes et pourvoyait à leurs besoins, il signalait le talent administratif de ce général comme un modèle ; et les hommes qui approchaient réellement l'empereur, l'ont entendu souvent s'étendre avec complaisance sur de tels éloges. C'était le mérite spécial de Davoust ; on ne le lui a jamais contesté ; et il serait singulier que Napoléon, à qui il était si profitable, s'en fût jamais montré mécontent.

CHAPITRE III.

Ce chapitre débute par un tableau vrai, qui repose l'âme du lecteur, fatiguée des sentimens pénibles qui l'assiègent depuis le commencement de l'ouvrage. Ces pages font regretter que M. de Ségur n'ait pas écrit tout son livre avec ce ton de vérité ; mais il se hâte bientôt de quitter cette allure simple et franche, pour rentrer dans la route tortueuse des conjectures et des divagations.

L'état qu'il donne des forces de l'armée est très-inexact. Il résulte des documens officiels que nous possédons, surchargés même de notes de la main de Napoléon, que l'armée comptait, au passage du Niémen, 525,900 hommes présens sous les armes, dont 155,400 français, et 170,500 alliés, et 984 bouches à feu.

M. de Ségur porte à 445,200 hommes le nombre des troupes entrées en Russie à l'ouverture de la campagne. Il est encore plus élevé que celui que M. de Czernicheff avait procuré à l'état-major russe, et qu'il avait obtenu par la séduction, d'un employé des bureaux de la guerre, auquel cette trahison coûta la vie. Cet état ne se montait qu'à 414,600 hommes. Maintenant, si l'on songe que ce dernier état est celui des corps supposés au complet ; si, ensuite, l'on fait rentrer dans ce calcul les pertes que ces corps ont nécessairement éprouvées dans leurs marches vers les frontières russes ; on comprendra combien l'état de situation donné par M. de Ségur est exagéré.

Dans l'analyse alambiquée et métaphysique des sentimens qui animent l'armée, on cherche vainement les deux sentimens les plus naturels aux Français, l'honneur et l'amour de la patrie, dont les noms même ne sont pas cités. Est-ce omission? ou l'auteur serait-il assez malheureux pour n'en avoir pas senti la puissance? Il ne parle que de mobiles frivoles et dépourvus d'élévation. « A cela, dit-il, il » faut bien ajouter l'espoir du pillage; car l'exigeante ambition de Napoléon avait souvent rebuté ses soldats, comme » les désordres de ceux-ci avaient gâté sa gloire. Il fallut » transiger : depuis 1805, ce fut comme une chose con- » venue; eux souffrirent son ambition; lui, leur pillage. » (Page 126 [94].)

Comment la plume d'un militaire français a-t-elle pu tenir note de *l'espoir du pillage!* et de quelle odieuse transaction ose-t-il nous donner l'idée!! A la lecture de ces lignes, qu'il nous coûte de répéter, les vétérans français repousseront avec indignation la dédicace que l'auteur leur offre d'un livre où il leur fait un si sanglant outrage. Nos ennemis les plus acharnés n'ont jamais avancé une accusation aussi déshonorante pour le nom français. Il était réservé à M. le maréchal-des-logis du palais d'en prendre la responsabilité.

N'avons-nous pas vu tous avec quelle sollicitude l'empereur s'occupait de réprimer les désordres dans l'armée? Avidé de connaître la vérité, il interrogeait les habitans et les officiers. Personne n'arrivait auprès de lui, d'une division ou d'un corps d'armée, ou de la route que les troupes avaient parcourue, que ses premières questions n'eussent pour objet ce qui se passait sur les derrières. A peine la vérité était-elle connue de lui, que sa résolution était prise; il faisait former des colonnes mobiles. Il écrivait aux généraux, aux commandans des places sur la route de l'armée; il menaçait de son animadversion, si les désordres

ne cessaient pas immédiatement. Il répétait sans cesse que le pillage déshonore les troupes, et détruit les ressources du soldat discipliné. S'il faut citer une époque où sa sollicitude fut sur-tout remarquable, ce fut précisément celle que l'auteur assigne à la transaction honteuse, dont il essaie de flétrir la gloire du chef, des soldats et de la France. M. de Ségur a ignoré tout cela, parce que M. de Ségur n'a rien vu et n'a été en position de rien voir. Sa situation subalterne réduisait à un champ trop étroit le cercle de ses petites observations. Mais comment ne connaît-il pas les ordres du jour foudroyans de Saint-Poelten en 1805, etc., etc.? Comment ne sait-il pas qu'entre autres exemples, l'empereur fit juger et fusiller à Berlin en 1806, un grenadier de la garde, et en 1808 à Madrid, deux voltigeurs de cette même garde, convaincus de pillage, etc.

Comment concilier les imputations odieuses de la page 126 [94], avec ce que l'auteur dit, à la page 130 [98], où se trouve ce désaveu éclatant? « Nous aimions en lui le » compagnon de nos travaux, le chef qui nous avait conduits à la renommée; l'étonnement, l'admiration qu'il » inspirait flattait notre amour-propre..... temps d'ivresse » et de prospérité, où le soldat français, maître de tout » par la victoire, s'estimait plus que le seigneur ou même » le monarque dont il traversait les états! Il lui semblait » que les rois de l'Europe ne régnaient que par la permission » de son chef et de ses armes. » (Pages 129 et 130 [97, 98].)